

Tisser entre les lignes

Je pensais, à la 4ème semaine de confinement, que notre marche métaphorique se serait un peu stabilisée, apaisée et nous avec.

On avait pas mal produit dans les premières semaines et là on avait su ouvrir le temps pour à la fois aller donner de l'énergie dans nos quartiers en organisant l'entraide sociale, et laisser tranquillement se préciser l'imaginaire qui avait été dessiné dans la lettre #3, celui des grandes assemblées, des parlements et des grands tribunaux.

Et puis ça ne s'est pas passé comme ça, puisque plus rien ne se passe comme on projette que ça pourrait se passer.

Et puis j'ai eu finalement envie de vous raconter une histoire de fils et de traces, une histoire de tissage qui nous rend plus vivant.e.s.

En fait au départ ce n'est pas vraiment parti de notre lettre #3, mais plutôt d'une correspondance avec un ami qui s'interroge sur les sentiers métropolitains et ce qu'ils nous proposent, à la fois comme supports d'autres histoires de nos villes et comme lignes d'existence en tant qu'habitants de ces villes.

Avant le confinement, nous avions prévu d'aller beaucoup marcher pour échanger sur tout cela, sauf que cette ligne- là, celle de la marche, s'est interrompue.

"Tous les jalons posés au fil des civilisations perdent de leur contenance. Il n'y a plus de repères, plus de guides. Nous devons nous frayer notre propre chemin en fonction de nos capacités à résister, à s'orienter, à subvenir à nos besoins. Se frayer son chemin est devenu un pléonasme. Le chemin a quelque chose de prédéterminé, il est défini « par un terrain préparé pour aller d'un lieu à un autre ». Or il n'y a ici plus rien de préparé, plus rien de prédéterminé. Nous devrions dire qu'il nous faut se frayer notre propre sentier dans l'immensité du monde à venir. Tracer au sol les lignes manquantes de notre existence tout en se frottant aux obstacles de nos propres inconsistances. Tracer au sol les lignes qui nous relient aux autres dans les interstices des chemins qui nous ont divisés. Le territoire est devenu un terrain dont nous avons été exclus, condamnés à nous déplacer sans nous arrêter. Et nous ne pouvons plus nous déplacer. Notre champ d'action se limite au kilomètre qui nous entoure. Qu'y a-t-il dans ce kilomètre ? Un champ d'inconnus. »

C'était le 1er avril. Et je décidais pour répondre de manière joueuse mais sans canular, de me faire aider par un fragment de texte pioché au hasard de ma bibliothèque (jeu de divination que je pratique de temps en temps). Je tombais sur un extrait de Beckett.

"D'une part le dehors, de l'autre le dedans, je ne suis ni d'un côté ni de l'autre, je suis au milieu, je suis la cloison, j'ai deux faces et pas d'épaisseur. C'est peut-être ça que je sens, je me sens qui vibre, je suis le tympan, d'un côté c'est le crâne, de l'autre le monde, je ne suis ni de l'un ni de l'autre ».

"Ta lettre parle d'une ligne qui rejoint les fragments, ceux du territoire et ceux de notre existence, ceux aussi des multiples trajectoires qui font qu'un chemin est toujours plusieurs histoires, qu'on marche toujours dans les pas de quelqu'un, de quelqu'une.

Beckett ne parle ni de sentier ni de marche mais en temps de confinement il nous propose d'explorer une ligne du dehors et du dedans, à la fois une cloison et une vibration. Il y a quelque chose de cet ordre que je ressens dans la marche, comment elle nous permet de mieux nous percevoir à la fois comme surface vibratoire et comme onde.

En marchant avec d'autres sur les sentiers on glisse parfois du côté du dehors, parfois du côté du dedans, mais on arrive souvent à cet état vibratoire avec à la fois les compagnons de route et ces paysages hostiles ou incompréhensibles.

Peut-être pourrions-nous, alors que nous sommes assignés à un dedans nous remémorant ces chemins du dehors, considérer l'itinéraire comme un tympan, qui nous permet de nous demander s'il nous place dehors ou dedans? Au milieu ou dans le milieu? »

Il me parlait de la fin d'un monde, je lui répondais mon besoin de trouver comment revenir dans le monde.

Et puis il y a eu la lecture du texte de Yves Citton, qui nous rappelle la dimension virale du capitalisme et la nécessité de savoir en utiliser la plasticité, celle qui rend possible aujourd'hui ce qui hier semblait inflexible.

« Les incrédules auront sans doute raison. Après un moment euphorique de générosité irréfléchie, le passage du Covid-19 va probablement aider les États à surveiller plus étroitement leurs populations. La soudaine récession économique (potentiellement pire que celle de 2018) va servir de prétexte ou de ferment à une austérité redoublée, à une compétition exacerbée, à une xénophobie décuplée. Le lendemain du confinement nous verra plus habitués que jamais à tout nous faire livrer par la magie d'un clic. Plutôt que d'un effondrement soudain, l'hypothèse la plus raisonnable est celle d'un appauvrissement par paliers, qui pressurisera progressivement toujours davantage celles et ceux qui se situent au bas de l'échelle que les occupants des échelons supérieurs.

Mais notre réaction au Covid-19 et à l'écocide extractiviste est-elle si raisonnable que cela ? Ce que la panique virale peut nous faire espérer, c'est que la plasticité générative du capitalisme génétique puisse non seulement faire sa force d'inventivité et de réactivité, mais aussi l'exposer à des retournements inattendus et inédits.

*C'est peut-être chez Baptiste Morizot, le philosophe traceur de loups, qu'il faut aller chercher ce qui pourrait retourner le vieux cliché de l'homo homini lupus en de bonnes raisons d'agir. Aux différentes échelles des trois horizons évoqués au début de cet article, nous sommes confrontés à trois réalités (le Covid-19, le néolibéralisme, l'extractivisme) qui ont en commun d'être sans égards pour leurs victimes. Or la vraie force des vivants tient à leur capacité d'adaptation à leur milieu : la fitness (aptitude) darwinienne ne favorise pas la survie « du plus fort », mais celle du mieux relié. Le *Canis dirus* a disparu il y a 10 000 ans du continent américain parce qu'il était trop fort : ce super-prédateur dominait tellement son milieu que sa reproduction sans obstacle l'a rapidement fait épuiser ledit milieu. Le *Canis lupus* était plus apte, quoique plus faible, parce qu'il était mieux relié à ce(ux) qui l'entourai(en)t. Pour ne pas répéter le sort du *Canis lupus*, nous devons sortir de l'extractivisme insoucieux des conséquences de ses exploitations, pour apprendre à entretenir avec notre environnement un rapport d'égards ajustés, nous dit Baptiste Morizot."*

Alors la question des lignes et du sentier est revenue, et s'est précisée à l'endroit du tissage.

Le 9 avril on décide de tenter l'expérience de la balade virale, et le lendemain l'ami du 1er avril me fait passer le livre de l'anthropologue Tim Ingold *Une brève histoire des lignes*. Le parti-pris peut paraître très abstrait : faire une étude comparée des lignes, de la production et de la signification des lignes...

Quel rapport avec le confinement, l'AN 020, le besoin de recomposer notre rapport à la terre monde pour de nouveau l'habiter?

De cette recherche foisonnante peut-être juste partager que la ligne n'a pas toujours été droite. Elle fut longtemps plutôt sinueuse, tortueuse mais infinie. La modernité a inventé l'utopie de la ligne droite qui s'est peu à peu transformée en une dystopie du fragment.

Dans ce morcellement nous trouvons pourtant nos passages, nous laissons nos traces, nous recomposons des histoires, nous tissons.

« L'habitation ne signifie pas selon moi le fait d'occuper un lieu dans un monde prédéfini pour des populations qui arrivent puissent y résider. L'habitant est plutôt quelqu'un qui, de l'intérieur, participe au monde en train de se faire et qui, en traçant un chemin de vie, contribue à son tissage et à son maillage. Même si ces lignes sont généralement sinueuses et irrégulières leur entrecroisement forme un tissu uni aux liens serrés."

La pensée du tissage me permettait de rassembler nos deux discussions du départ, frayer son chemin dans le morcellement des ruines tout en retrouvant d'autres fils. Cette "trame » combinait mon envie de grandes assemblées qui redonneraient une puissance collective aux fragments d'un monde catastrophé, et mon besoin de furtivité, de viralité, de donner forme à cette nécessité de nous penser dans le vivant, de nous sentir vivants.

On est le 15 avril. Je ne sais pas si je vais trouver l'énergie de tenter d'écrire sur ces affaires de lignes, ça s'emmêle dans ma tête.

Alors je feuillette le dernier numéro de *Social/Alter* dont Alain Damasio est le rédacteur associé. Damasio, toujours lui (on a nos chouchous comme dit Antoine). Il y a là aussi un entretien avec Baptiste Morizot, normal les deux larrons s'inspirent mutuellement, et le dernier livre de Damasio *les Furtifs* est très nourri de ses échanges avec le philosophe qui raconte si bien ses pistages du loup (lien texte Manières d'être vivant dans divagations intérieures).

Mais pour une fois il ne parle pas de loups, mais de fils, et de tissage...

"Jadis nous n'étions qu'une seule espèce, un seul peuple. C'était il y a très longtemps. Tout ce qui vivait ne formait qu'un seul fil, se déroulant à la pointe du temps comme une rivière coule. Puis ce fil s'est séparé en brins, comme les bras d'un fleuve rayonnent en delta, et ses brins se sont transformés. Mais en se séparant, ils sont devenus plus proches d'être différents qu'ils ne l'étaient en étant Un. Car ils se sont tissés les uns aux autres dans une trame si serrée, si vibrante, qu'elle seule permettait à chacun de continuer à couler comme une rivière. [...]

Chaque lignée grandit, fleurit, proposant au cosmos l'aventure d'une forme de vie inouïe et unique. Chaque brin devint une rivière singulière sous le soleil.

Chacun résolut l'énigme quotidienne de comment durer, en inventant chaque fois une nouvelle manière d'être vivant.

Chacun devint lui-même d'être tissé à sa manière aux autres.

Certains fils du tissu vivaient en mangeant d'autres fils, qui repoussaient d'être dévorés, revenaient chaque printemps ; d'autres brins vivaient en abritant, accueillant, nourrissant la vie des autres fils.

Chaque peuple était porté au plus haut de sa vitalité puissante d'être dépendants de tant d'autres. Autant de manière d'être vivant, ou la rivière tramée.

Puis un jour, un fil de la trame, aussi bien tissé à tous que les autres fils, aussi frère de chaque peuple que chacun pour chaque autres, aussi descendant du grand fleuve et héritier du premier fil, aussi riche de leur histoire commune sédimentée dans son corps- ce fil, ce peuple, cette rivière, un jour fit sécession. Il déclara qu'il était d'une autre nature et que le reste s'appellerait nature. Ce jour-là un fil nia l'existence du tissu qui le faisait fil, un ruisseau nia l'existence du bassin versant qui le faisait ruisseau. Le lendemain il avait oublié son origine. Le jour d'après il soumit les autres rivières à son flux, à son rythme, à son usage. Il assécha des fleuves entiers. Il voulait oublier qu'il était fait de la même eau.

Et le tissu de tous les autres fils, muet, le regarda faire et dire, car le tissu ne sait pas avec quels mots lui rappeler qui il fut, qui il est. Mais le fil qui s'échappait, qui croyait s'échapper, annonça sa volonté haut et fort et détrama l'ensemble du tissu en faisant être sa parole, car ce fil sait parler, et parler tisse, aussi. Il sait tout aussi bien se rappeler à lui-même son passé vivant en lui, le tramage qui le fait tout entier, les ascendances qu'il a en partage avec les autres manières d'exister, sa liberté dans la dépendance qui est don, la communauté de désir vital. Etre comme tout un corps qui vit sa vie d'en prendre tant d'autres en épousailles. Il apprend à se dire tout ça à lui-même, il apprend à se souvenir, parce que quelques brins en lui entrent en résistance. Ils commencent à lui murmurer à l'oreille, à écrire sur les murs: " Aie confiance dans les puissances du vivant! ". En nous, c'est lui qui se défend."

Julie de Muer